

par Emile Vandervelde.

"Le Journal" du 8 avril 1915

Je suis allé, ces temps derniers, dans ce qui nous reste de Belgique, de Belgique indépendante: un pauvre pays de brumes et de marécages, arrosé de sang, semé de ruines.

De Nieuport à Ypres, les tranchées belges et françaises en marquent la frontière. Devant elles, une large zone d'inondation leur sert de fossé.

Au dix-septième siècle, quand ils se battaient dans les mêmes régions, les soldats de Maurice de Nassau appelaient cette guerre la guerre des grenouilles. Les choses n'ont pas changé. Aujourd'hui comme alors, on se dispute une grenouillère. Sauf sur quelques points où il y a des ponts, les armées ennemies sont séparées par deux kilomètres d'eau ou de boue. Des fermes ou des hameaux ruinés émergent de place en place. On y a établi des avant-postes. La plupart sont inaccessibles le jour, à cause de la mitraille. Mais on s'y rend la nuit, pour la relève des troupes ou leur ravitaillement.

Pendant que j'étais à P..., des officiers me proposèrent de visiter l'un de ces avant-postes, à l'extrême-pointe des lignes belges.

-Vous y rencontrerez, me dit-on, un homme peu ordinaire. Hier, c'était un moine. Aujourd'hui, c'est un officier. Après de brillants débuts dans l'armée, il entra, un beau jour, dans un couvent de franciscains. La guerre l'y surprit et l'en fit sortir. Son froc jeté, il reprit l'uniforme, et le voici lieutenant, décoré pour faits de guerre, réclamant comme une faveur d'être envoyé à des postes périlleux et périlleux.

Nous partîmes donc pour aller voir ce moine guerrier dans son ermitage.

Une digue de fascines y conduit, reliant des flots boueux, où l'on enfonce jusqu'aux genoux. Pour les traverser, chaque compagnie dispose de quelques paires de hautes bottes en caoutchouc.

La nuit était claire. Un mince croissant de lune se reflétait dans la lagune. Du côté de Nieuport, les Allemands lançaient des fusées lumineuses pour éclairer leurs approches en prévision d'une attaque possible. Les canons ennemis grondaient au loin et, par-dessus nos têtes, les 120 longs français envoyaient leurs obus dans les cantonnements de l'autre côté de l'Yser. Ils passaient en sifflant, comme des oiseaux, très haut dans le ciel.

Après avoir marché pendant une heure, le bâton à la main pour ne pas trébucher, nous atteignons le village d'O..., ou plutôt ce qui reste du village d'O... - quelques pans de murs, un clocher écroulé, une ferme éventrée par les projectiles.

C'est là que se trouve la grand'garde commandée par le lieutenant L...

Une quinzaine de soldats font le guet, car les tranchées allemandes sont à deux cents mètres. Les autres, dans une cave, jouent aux cartes. Une recrue, arrivée d'hier, dort, le nez sur une poutre. Le chef est là-haut, dans une sorte de pigeonnier qui lui sert d'observatoire.

Nous montons, et il nous fait les honneurs de sa cellule. Cinq mètres de long sur quatre de large. Pour meubler une pailleasse,

une chaise trouée et une table boiteuse. Pas d'autre luminaire qu'une lanterne sourde, invisible du dehors.

Notre ermite vit dans ce taudis depuis plus d'un mois. On relève ses hommes toutes les vingt quatre heures. Lui, refuse d'être relevé. Observateur pour l'artillerie, il ne bouge pas de son poste, sans autre lien avec le monde extérieur que le fil téléphonique qui le relie au quartier général. On le ravitaillie, comme on peut, les nuits de calme. Mais parfois les communications, sous le feu des mitrailleuses, deviennent impossibles. Il y a quelques semaines, pendant trois jours, on n'a pu envoyer d'eau potable. L..., pour étancher sa soif, prit de l'eau des inondations, de l'eau salée, où macèrent des cadavres, la fit bouillir dans une marmite et lécha les gouttelettes qui se déposaient sur le couvercle. L'autre soir, un obus est entré chez lui. Il éclata, mais par un hasard extraordinaire - peut-être dit-il un miracle - L... n'eût d'autre mal qu'une écorchure au doigt.

A qui lui demande si la vie, dans ces conditions, n'est pas insupportable, s'il ne meurt pas d'ennui et de solitude, notre hôte répond: "Je n'ai jamais été aussi heureux. Le temps passe vite. Je fais mon petit ménage. Je veille sur mes hommes. Je communique mes observations. J'ai conscience d'être utile à mon pays". Et comme pour compléter sa pensée, il nous montre, sur la muraille, ces mots gravés au canif: "Vive le roi!"

Quelle distance entre cet homme, ce religieux, ce conservateur, ce royaliste, et le républicain, le socialiste, l'incroyant auquel il fait accueil! Et cependant, lorsque je lui serre la main, en toute sympathie, cette distance s'efface. Nous sommes tout près l'un de l'autre. Nous voulons, nous sentons, nous espérons les mêmes choses. Si les modes d'expression diffèrent, les sentiments sont identiques. Il est sorti de son couvent. J'ai quitté ma Maison du Peuple. Nous nous défendons, coude à coude, contre l'agression brutale et injuste. La Belgique d'hier est morte. Vive la Belgique de demain!

-----

Discours de M. Vandervelde à l'African Society.

-----  
"L'Indépendance Belge" du 17 mars 1915

Voici le texte intégral du discours prononcé par M. Emile Vandervelde, l'éminent ministre d'Etat, à la récente réunion de l'African Society:

"Pour vous parler, ce soir, de choses d'Afrique, il m'a fallu, je vous l'avoue, faire un effort sur moi-même et m'arracher à d'autres préoccupations, plus obsédantes et plus immédiates. Je ne sais que trop ce qui se passe en Belgique. Grâce à la flotte anglaise, tandis que les Allemands sont coupés de leur colonie, nous avons encore une colonie, mais nous n'avons plus, ou presque plus de métropole. La Belgique, j'entends la Belgique libre, serait toute entière au Havre, à Boma, ou à Léopoldville, si nous ne conservions pas, sur les bords de l'Yser, un lambeau de territoire, un pays de quelques lieues carrées - des pâturages ou des marais - dernier refuge de nos espérances, suprême réduit de notre liberté. Ce pays, hier encore, avait une capitale: Furnes, avec son pittoresque décor où la grâce de la Renaissance se marie avec la sévérité du gothique. Les obus allemands en ont fait un désert. Nous n'avons plus de capacité. Mais il nous reste un Roi, auquel même des républicains comme moi ne refusent pas leur admiration, il

nous reste une armée, et, aussi paradoxale que cette affirmation puisse paraître, je suis convaincu qu'à l'heure actuelle l'effort de cette armée nous est plus nécessaire pour conserver le Congo que nous rendre notre indépendance.

A supposer, en effet, que, contre toute vraisemblance, l'Allemagne soit décidément et finalement victorieuse, il est fort douteux qu'elle annexe la Belgique. Le morceau serait difficilement assimilable. L'inflexible mauvais vouloir des Belges réaliserait cette parole du roi Albert, le jour même de l'invasion: "Nous pouvons être vaincus, mais nous ne serons jamais soumis". Et en définitive, je ne vois pas bien ce que les Hohenzollern, dynastie protestante, gagneraient à ajouter sept millions de catholiques, ou de socialistes, aux éléments d'opposition qui existent déjà dans leur Empire.

Mais, en cas de défaite des Alliés, une chose paraît certaine: c'est que l'Allemagne se taillerait dans l'Afrique centrale un empire nouveau, aux dépens surtout du Congo belge.

C'est d'ailleurs, ce que le Gouvernement belge prévoyait déjà en 1912, alors qu'un très sérieux avertissement, venu de Roumanie, où régnait un Hohenzollern, le mit en garde contre l'éventualité d'une guerre dans les deux ans, et contre la possibilité, la probabilité même, d'une violation de la neutralité belge. Il nous souvient qu'à cette époque, le président du Conseil se mit en rapport avec les leaders de l'Opposition et leur tint à peu près ce langage: "Il nous faut renforcer notre organisation militaire, car l'Allemagne prépare la guerre et, peut-être, songe à se frayer un passage par la Belgique. Or, si elle devait être victorieuse, notre pays, sans doute, conserverait son indépendance, mais on nous prendrait le Congo".

Est-il besoin de dire qu'à l'heure présente, où le canon des Alliés se rapproche de Constantinople, je ne crois pas à pareil résultat? Notre fortune est liée à la vôtre, et je crois, dur comme fer, à la fortune de la Grande-Bretagne.

Mais si, par impossible, notre optimisme n'était pas justifié par l'événement, si l'Allemagne annexait le Congo, peut-être ne serait-ce pas un mal pour la Belgique, mais, à coup sûr, ce serait un mal, un grand mal pour les indigènes de l'Afrique centrale.

Si je dis que, peut-être, ce ne serait pas un mal pour la Belgique, c'est, je vous l'avoue, parce que je ne suis pas, je n'ai jamais été, un colonial. Je m'intéresse passionnément, à la politique indigène, mais, pour ce qui est de la politique coloniale, je crois que dès l'instant qu'elle n'est pas une politique de spoliation et de rapine, elle devient une politique coûteuse pour le pays qui l'entreprend. Le Congo, par exemple, nous coûtait, avant la guerre, trente millions par an. Ces millions, où les trouverons-nous, quand la Belgique devra se relever de ses ruines?

Mais si j'ai des doutes et des préoccupations à cet égard, je n'en ai aucun sur le sort qui serait réservé aux indigènes du Congo, si le Congo devenait allemand.

Nous ne savons pas ce qui se passe dans les colonies allemandes. Il n'y a pas, en Allemagne, comme en Angleterre, une opinion publique coloniale, soucieuse de dénoncer les abus, les violences, les injustices dont les indigènes sont victimes. Les partis bourgeois y sont pour "la politique du poing ganté de fer". Les socialistes déguisent mal, sous des formules purement négatives, le peu d'intérêt qu'ils portent aux questions de politique indigène.

Mais il suffit de lire le livre de Harris, si germanophile cependant, pour se convaincre que, de tous les peuples qui opèrent en Afrique, les Allemands sont ceux qui traitent le plus mal les natifs. Comment d'ailleurs, pouvait-il en être autrement, quand on voit la manière dont ils traitent leurs propres soldats, dont ils ont traité les populations paisibles de notre pays?

Peut-être, cependant, dira-t-on, réveillant de tristes souvenirs du passé - que le régime belge ne vaut pas mieux.

Je suis à l'aise pour répondre à cette objection, car je m'honore d'avoir été, pendant dix ans, l'allié fidèle de ceux qui, en Angleterre, dénonçaient les abus et les crimes du système léopoldien.

A cette époque, vous vous en souvenez, le Congo, colonie belge de fait, était, en droit, pour la Belgique, un pays étranger. Souverain constitutionnel dans son pays, Léopold II était en Afrique un monarque absolu, pouvant dire, à plus juste titre que Louis XIV: "L'Etat, c'est moi".

Sous prétexte de s'appropriier des terres vacantes, l'Etat s'était emparé de toutes les forêts congolaises, malgré les droits d'usage que les communautés indigènes y exerçaient. Maître du sol, il se déclarait propriétaire des produits du sol. Et comme, dans ces conditions, les indigènes se refusaient à travailler pour un salaire dérisoire, on les contraignait au travail, et, bien souvent on sanctionnait cette contrainte en les terrorisant.

C'est précisément dans l'espoir de mettre fin à ce régime, en substituant à l'absolutisme de Léopold II, le contrôle du Parlement belge, que, contre l'opinion de tout mon parti, j'ai soutenu que l'annexion était inévitable. L'annexion s'est faite et, au bout de trois ans, la réforme a été accomplie. Les indigènes, désormais, ont droit aux produits naturels du sol. Le travail forcé est aboli. Les monopoles sont supprimés. La liberté du commerce existe, pleine et entière, dans toute l'étendue du Congo.

Dans ces conditions, rien ne s'oppose plus à ce que la Grande-Bretagne ait, dans l'Afrique-Centrale, des relations de bon, de cordial voisinage, dans l'intérêt, à la fois, du libre commerce des deux pays et du libre travail des populations placées sous leur protectorat.

Peut-être, pendant les années qui viennent, la Belgique, si douloureusement éprouvée, aura-t-elle besoin, une fois de plus, du concours de l'Angleterre, pour développer la mise en valeur de son vaste domaine colonial. Mais l'Angleterre y trouvera une compensation en participant à cette mise au point, qu'il s'agisse de l'exploitation des palmiers élevés dans les forêts, ou des gisements d'or, d'étain et surtout de cuivre, qui faisait dire à un de vos consuls: "Dans quelques années, le Katanga sera un nouveau Rand".

Quant à moi, j'exprime l'espoir que notre communauté d'intérêt profite aux populations indigènes et qu'en Afrique comme en Europe, les relations entre nos deux pays deviennent toujours plus intimes, plus étroites, plus confiantes. Le passé ne nous sépare plus. Le présent nous a rapprochés. L'avenir nous trouvera unis, par la communauté des intérêts certes, mais aussi par la communauté de sentiments.

On se dit avec raison, qu'il y a toujours une âme de bonté dans les choses mauvaises. Cette guerre affreuse aura eu ceci de bon - qu'elle nous aura appris à nous mieux connaître et à nous mieux aimer.

Par deux fois, depuis dix ans, l'Angleterre a rendu à la Belgique des services inestimables.

En Afrique, elle nous a fait comprendre, ou elle nous a aidé à faire comprendre, que nous ne pouvions accepter l'héritage du roi Léopold qu'avec la résolution de mettre fin à des abus dont la persistance nous eût déshonorés.

En Europe - à l'heure des épreuves suprêmes - elle nous a, par son intervention, rendu l'espérance, que dis-je ? la certitude de la victoire finale.

Depuis des ... vous nous avez tout donné. Vous nous avez donné votre or, qui a soulagé d'indicibles misères. Vous nous avez donné mieux, vous nous avez donné votre coeur. Vous nous avez donné votre sang, qui coule sur la terre des Flandres, et ne coule pas en vain, car il fera lever les moissons d'un meilleur avenir.

C'est cet avenir que je salue, avec l'espoir que bientôt, en Afrique comme en Europe, il n'y aura plus de peuples opprimés et exploités, mais seulement des peuples libres, travaillant ensemble pour la civilisation et pour l'Humanité.

#### LA VILLE DE LYON ET EMILE VERHAEREN

"La Métropole" du 23 mars 1915

Mardi passé avait lieu à Lyon, en faveur des réfugiés français, une conférence sur l'oeuvre et la vie de notre grand poète Emile Verhaeren. Cette conférence faite par Madame Bach-Sisley, dont la réputation a franchi nos frontières et qui plusieurs fois s'est fait applaudir en Belgique et en Hollande, avait attiré un auditoire d'élite où on remarquait entre beaucoup de notabilités de la politique, des lettres et du commerce, M. Mulatier, consul de Belgique; le colonel Marcini, commandant le bureau militaire de recrutement belge; Huvelin, professeur à la faculté de droit; Mmes, Raut, Herriot, etc., qui avaient pris place à côté de la conférencière.

M. Jean Bach-Sisley, avec émotion et autorité loua le grand et très original poète dont les oeuvres admirables ne sont connues que d'un trop petit nombre de Français. Elle s'appliqua à montrer que cette oeuvre est essentiellement Belge et non Française, malgré la langue dans laquelle elle est écrite et dégagée de toute cette oeuvre complexe, la beauté grave, abondante, un peu fruste qui caractérise le génie flamand.

Elle loua en Verhaeren un grand lyrique, chanteur de la vie et du labeur humain, le peintre inspiré de la nature, enfin le patriote, celui qui est en ce moment "la voix de la Belgique", comme le Roi Albert, en est le Coeur et le Bras". Des braves frénétiques saluèrent cette péroraison.

Des artistes de valeur illustrèrent de chant et de récitation cette belle conférence: opposant l'inspiration de Maeterlinck à celle de Verhaeren, M. Rollan-Mauger chanta avec un art consacré plusieurs mélodies; M. Magnat dit avec ampleur et autorité plusieurs poèmes entre autres "Vers la mer", et "l'Arbre"; Mlle Suzette Guillard, avec charme et intelligence détailla "Le départ", "Les Heures claires", etc. M. Coignet, président de la Chambre de Commerce, présidait cette fête d'art et de charité où se manifesta une fois de plus l'union des âmes Belges et Françaises.